

# NAHAR MISRAÏM

## *BULLETIN DE LIAISON*

de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Egypte

JUIN 2001 N° 7

ISSN: 0249-8073

EMAIL: aspcje@ifrance.com

Secrétariat: André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS

N'oubliez pas qu'il n'est jamais trop tard pour adhérer à notre association (150 frs pour 2001) ou pour s'abonner uniquement au bulletin de liaison (50 frs par an).

### **COMPTE RENDU DE NOTRE ASSEMBLEE GENERALE du 24 JUIN 2001.**

L'assemblée générale de l'Association s'est tenue au FIAP en présence d'une trentaine de participants. Elle était suivie d'un repas, puis d'une présentation de livres, animée par Simone Douek, en présence de Frédéric Galimidi et de Paul Balta. Nous reviendrons dans le prochain bulletin sur cette activité de l'après-midi.

André Cohen en présentant le rapport moral, fait le bilan à partir du redémarrage des activités en novembre 1999. Il évoque notamment le déjeuner-rencontre du 26 mars 2000, l'édition sous l'égide d'Emile Gabbay du livre « Alexandrie et autres récits de Jacques Hassoun », le lancement puis les progrès du bulletin de liaison « Nahar Misraïm » sous l'impulsion de David Yohana, les nombreux contacts avec l'étranger, les deux soirées culturelles organisées en liaison avec des associations juives amies, la participation de notre équipe à l'émission radiophonique de Simone Douek sur les Juifs d'Egypte à Paris, etc.

Notre trésorier, Emile Gabbay, présente ensuite le rapport financier. La situation est saine : nous avons actuellement un solde positif de 18500 frs. Le bilan financier de l'édition du livre de Jacques Hassoun est équilibré.

Après un appel à candidature faite à la salle, le bureau s'est enrichi de nouveaux membres. La liste des membres ainsi que le partage des responsabilités sera diffusé dans notre prochain numéro.

Les projets à venir ont été présentés par David Yohana : développement accru des relations avec d'autres associations des juifs d'Egypte (ou autres) en France et à l'étranger, organisation d'une soirée sur l'histoire des Juifs d'Egypte avec Alec Nacamuli de Londres (octobre 2001), rencontre amicale mensuelle à jour fixe (voir ci-dessous), atelier de cuisine avec un essai de fonctionnement dès septembre 2001 (soumettez vos candidatures dès maintenant), nouvelle publication de livres, augmentation du volume du bulletin avec la suite des articles sur notre passé, mais aussi des articles sur notre présent (la sollicitation d'articles est continue), étendre sa diffusion.

L'assistance a apporté des suggestions nombreuses et intéressantes : ouverture de notre association sur les médias (notamment les radios juives), attirer les jeunes vers l'association, contribuer à la restauration de nos monuments en Egypte, créer un site Internet, solliciter des subventions pour notre action culturelle, rechercher un local (à partager avec d'autres associations proches) pour nos permanences et nos activités, élargir l'éventail de nos activités culturelles (cinéma, projection vidéo).

Les communications ont été très intéressantes : celle d'Albert Oudiz (son contenu sera diffusé dans un prochain bulletin), celle de Pascale Hassoun qui nous annonce la création d'une association « Jacques Hassoun » et évoque le fonds bibliothécaire de Jacques sur le judaïsme égyptien, celle enfin de Marcelle Haroun de passage à Paris, qui est très heureuse de proposer son aide aux actions que nous menons comme l'avait fait son regretté mari Chéhata Haroun.

Certains projets sont déjà réalisables :

Rencontres amicales des Juifs d'Egypte à Paris : (les consommations restent à votre charge)

**Rendez-vous le jeudi 19 juillet et le jeudi 13 septembre 2001 de 16h à 18h**

**A la cafétéria du Centre Communautaire de Paris, 119 rue Lafayette – 75010 Paris .**

**Métro : Gare du Nord.**

## LE BRULEUR DE GRAINES (El Ma'la)

Dans la vie courante de la plupart des gens, égyptiens ou européens, tout moment de détente ou de visite est accompagné de la consommation d'une chose ou d'une autre.

On ne peut pas boire des cafés et des rafraîchissements à longueur de journée ; aussi, entre l'un ou l'autre, on croque des pistaches, des amandes, des noisettes, salées et grillées ainsi que des cacahuètes, pois chiches et surtout, surtout des pépins de toutes sortes.

Il y a, d'abord, les pépins blancs de courge, importés de Roumanie ou d'ailleurs, dont un homme d'Etat égyptien avait dit que les quantités considérables importées de ce produit, accentuaient sensiblement le déficit de la balance commerciale du pays. Puis, les pépins noirs de pastèques, ensuite les jaunes de melons, ceux de tournesol et une variété de tout petits, bruns, qui s'entrouvrent à la cuisson et qu'on appelle « gorma ».

Les dimensions du magasin du « brûleur de graines » dans lequel on grille et on vend ce genre de marchandises, semblent sans communes mesures avec le volume insignifiant de son éventaire. Celui-ci se compose d'un comptoir qui barre l'entrée du magasin et que prolonge une planchette qu'on relève et qu'on rabat pour en permettre l'accès au propriétaire et à ses employés.

Le comptoir comporte une douzaine de compartiments carrés, chacun contenant un amuse-gueule différent ; à vue d'œil, il ne peut y avoir plus d'une cinquantaine de kilos de denrées exposées à la vente. Comment expliquer alors les centaines de sacs de jute, pleins, empilés jusqu'au plafond ? Il y a à peine un petit couloir pour permettre l'accès au four, au fond de l'établissement, mais si vous prenez la peine de prolonger de quelques minutes votre attente, vous comprendrez l'importance du débit de ces graines.

Un ou deux jeunes garçons sont assis aux pieds du commerçant, à même le sol et confectionnent des milliers de cornets en papier, de différentes dimensions, papier qu'ils prélèvent sur un tas de journaux et revues posé près d'eux. (Voir le Ramasseur de Vieux Journaux).

Des aides font la navette entre le four et le comptoir où ils déversent des graines grillées, toutes chaudes. Les clients se bousculent comme si la distribution était gratuite car, en Egypte, il n'y a pas de file d'attente : celui qui pousse le plus est le plus vite servi.

Le marchand ne pèse la commande qu'à partir d'un quart de kilo, ce qui n'est pas courant. Par contre, chacune des centaines de ventes est mesurée à vue d'œil et par la contenance du cornet spécifique à tel ou tel article ; il y a celui de 1 millième, de 2 millièmes, d'une piastre, etc. (voir La Monnaie).

Le marchand ne peut se permettre d'hésiter pour un peu plus ou un peu moins comme son collègue l'épicier (voir La Pesée), car il doit remplir les cornets à la main, encaisser, rendre la monnaie à une allure vertigineuse, surtout aux heures d'affluence : sortie des écoles, entrée des cinémas, sortie des bureaux et ateliers, retour aux foyers, etc.

Des dizaines de mains, tenant chacune une pièce de monnaie, se tendent vers lui ; les clients commandent impérativement et à

haute voix, pour attirer son attention, tel ou tel article, tous en même temps ; on se croirait à la Bourse des Valeurs. Et lui, imperturbable dans cette cacophonie indescriptible, arrive à placer dans la main du client le plus rapproché, de laquelle il vient d'arracher la pièce, la commande exacte et l'appoint correspondant, sans jamais se tromper et sans avoir regardé la personne concernée.

Le vendredi après-midi, est très éprouvant, un travail supplémentaire s'ajoutant au débit habituel. Pendant le Sabbat, les juifs pratiquants ne travaillent pas et les fumeurs s'arrêtent de fumer jusqu'au samedi soir car la religion interdit d'allumer du feu, même de craquer une allumette. Ils compensent ce manque de tabagie en croquant cette variété de pépins appelés « gorma ». Leurs femmes ayant, elles aussi, arrêté tout travail domestique durant le Sabbat, se rendent visite et, après avoir offert les traditionnelles confitures et l'éternel café, elles accompagnent la conversation d'une assiettée de « gorma ».

Afin de ne pas être débordé, le marchand remplit donc d'avance de nombreux cornets de cette variété de pépins, le vendredi après-midi et il en vendra des centaines en peu de temps.

Mon père avait un proverbe savoureux et très frappant qu'on pourrait appliquer à ce genre de commerce : tout le monde connaît le « kohl » que les femmes orientales appliquent sur les bords des paupières avec une fine tige de verre. Le « kohl » n'est autre qu'une variété d'antimoine dont il se trouve des montagnes exploitées à ciel ouvert. Mon père citait donc :

*GUEBAL EL KOHL, YEFFNOUHA EL MAOUARED  
Les montagnes de « kohl » sont anéanties  
Par les minuscules tiges de verre des belles.*

Chez le brûleur de graines, des dizaines de tonnes de marchandises sont ainsi débitées dans des petits cornets en papier de quelques dizaines ou centaines de grammes chacun.

A propos des pépins, je me souviens d'une connaissance de ma mère, très vieille fille du nom de Marietta et qui aimait beaucoup les chats. Chaque fois qu'elle en rencontrait l'un d'eux sur son chemin, elle l'emportait chez elle et sa maison en était envahie. Elle recevait une pension de son frère (en Egypte, à l'époque, les caisses de retraites n'existaient pas) dont la plus grande partie était dépensée pour la nourriture de ses pensionnaires.

Elle venait de temps à autre, les samedis, nous rendre visite. Elle était complètement édentée mais dès qu'on lui présentait l'assiette de ces tout petits pépins de « gorma », elle sortait de son sac la grande clé de son appartement et attirait vers elle une chaise, sur le barreau du haut de laquelle elle tapait les pépins avec le rond de sa clé, pour finir de les ouvrir.

Elle avait une longue pratique et moi, blotti dans les jupes de ma mère, j'étais ébahi de sa rapidité à décortiquer les minuscules graines de cette façon, sans en écraser aucune, qu'elle s'empressait de croquer avec ses gencives, au fur et à mesure, avec un plaisir évident.

Extrait du recueil de textes : *L'EGYPTE QUE J'AI CONNUE*  
d' Albert Pardo

## LES CAFES

Les cafés jouent un rôle social important en Egypte. Chacun a son café attitré. Il lui reste fidèle, quelquefois même s'il déménage dans un quartier éloigné.

Certains ont leur table réservée ; ils viennent à heure fixe et partent de même. D'autres y passent pratiquement leur vie : ils arrivent à l'ouverture et ne s'en vont qu'aux heures de repas, pour y revenir ensuite jusqu'à la fermeture. Il y en a même pour qui le café est leur lieu de travail ; n'ayant ni magasin ni bureau, ils y reçoivent leurs clients et y concluent leurs affaires.

En tous cas, on pourrait croire qu'un café n'appartient à personne : le client fidèle et de passage s'installe et, s'il a envie de consommer, il fait signe au garçon ; certaines fois, seulement pour demander un verre d'eau glacée qui lui sera servi aussitôt.

Dans quelques grands cafés, un ou deux jeunes garçons n'ont pour seule occupation, à longueur de journée, surtout en été où il fait particulièrement chaud, que de garnir des plateaux de dizaines de verres d'eau glacée et de circuler entre les tables, pour éteindre la soif inextinguible de centaines de clients, à l'œil bien entendu. Cela fait partie de la publicité pour retenir ou augmenter la clientèle.

Dans le centre ville et les quartiers chics où le standing est plus élevé, il est tacitement entendu que les clients doivent commander au moins une consommation, généralement dès leur arrivée. Mais ce tribut payé, vous prenez possession de votre table et de votre chaise, pour toute la journée si vous le désirez, et si le garçon venait vous relancer, non en paroles mais en essayant énergiquement votre table, vous le regardiez d'un air outré, semblant dire : « j'ai déjà consommé ! ». Heureusement pour la survie des cafés, il se trouve un certain nombre de clients qui prennent plus d'une consommation.

Au café, on peut jouer aux dominos et au tri-trac, un genre de jacquet. Les joueurs émérites de tric-trac ont leurs admirateurs, leurs fans et, dès qu'ils arrivent, ces derniers s'agglutinent autour d'eux pour commenter chaque coup. Généralement celui qui perd la partie paye les consommations. Une partie peut durer longtemps et entre les grands joueurs, les enjeux ne sont plus des consommations mais des sommes souvent importantes. De leurs côtés, leurs fans tiennent entre eux des paris et la partie déchaîne les passions. Chaque joueur a ses tics, ses manies, ses superstitions et ses lubies. Il y a celui qui crache sur les dés avant de les lancer, lorsque le coup est décisif. Celui qui change souvent de chaise, pour faire tourner la chance à son profit. Celui qui passe rapidement et furtivement les dés sur les parties, pour conjurer le mauvais sort. Mille et une manières de lancer les dés mais une seule de placer les pions, lourdes et épaisses rondelles de bois ou de corne ouvragée de 4 cms environ de diamètre, en les placant avec force sur le fond en bois du tric-trac, ce qui provoque un bruit sec assourdissant, comme un détonation d'arme à feu. Ces centaines de coups pour chaque manche, coups multipliés par les dizaines de jeux de tric-trac en cours de parties, augmentés des commentaires énergiques des

assistants sur chaque jet de dés, sont accompagnés du fond sonore de musique et de chansons déversées à flots par le poste de radio ouvert au maximum. Dans certains quartiers, en été où on ne peut fermer les fenêtres à cause de la chaleur étouffante, cela devient infernal, surtout que les horaires des cafés sont habituellement de très tôt le matin à très tard la nuit.

Evidemment, on consommait de tout dans les cafés : thé, limonade, coca et pepsicola, boissons rafraîssantes de toutes sortes, glaces, sandwiches et dans les établissements autorisés, bières et boissons alcoolisées. Mais d'abord et avant tout le **café**. Celui servi partout en Egypte est le café turc, cuit avec son sucre. Chacun le prend à son goût : amer, légèrement sucré, à point, c'est-à-dire ni trop amer ni trop sucré, ou enfin, bien sucré.

On ne peut pas parler des cafés sans parler des garçons. Dans le temps, la plupart des cafés appartenaient à des grecs et l'usage est de lancer à haute voix, en langue grecque, la commande du client au préparateur se tenant au fond de la salle et ce, pour éviter les centaines d'allers et venues inutiles des garçons. Cela avait un certain panache et un certain folklore. Les garçons égyptiens qui travaillaient chez ces patrons grecs faisaient de même, bien que le préparateur fût égyptien comme eux. Et dès qu'un garçon économisait quelques livres, il s'empressait d'ouvrir à son tour un café, généralement dans les quartiers populaires arabes de la ville où la mise de fonds était peu élevée. Et alors, bien que le patron, les garçons, le préparateur et les clients fussent tous égyptiens, les commandes étaient quand même lancées en grec ! C'était un spectacle de voir Ahmed ou Sayed ou Omar, fièrement campé dans sa galabeya étincelante de blancheur, tonitruant à pleins poumons de la terrasse de son café : « ena varigliki » (un, bien sucré) « ena metrijo sto potiri » (un à point, dans un verre) ou encore « dia tchay » (deux thés), etc.

Encore une image inoubliable : dans un quartier commerçant près de la vieille ville, se trouvait un grand café en plein air, ouvert 24 heures sur 24, appartenant à un certain Metwalli. C'était un colosse obèse devant peser pour le moins 150 kilos. Une fois par mois, sans doute pour toucher une pension qu'il lui versait, la mère de ce Metwalli venait rendre visite à son fils. Elle s'asseyait à une table inoccupée et l'un des nombreux garçons s'empressait d'avertir Metwalli de son arrivée. Ce dernier accourait péniblement en haletant pour accueillir sa mère, lui baisant les mains et, pour manifester publiquement auprès de ses centaines de clients, le respect qu'il lui vouait, il s'accroupissait sur ses talons auprès de la chaise de celle-ci, se jugeant indigne de s'asseoir lui-même sur une chaise, au même niveau qu'elle. C'était un spectacle émouvant autant qu'insolite de voir cette énorme masse de chair écroulée aux pieds de cette dame, aussi frêle qu'un roseau. Au moment de son départ, deux garçons accouraient pour aider Metwalli à se relever.

Albert Nahmias

## L'EXODE DES JUIFS D'ALLEMAGNE VERS CHANGHAÏ VIA PORT-SAÏD.

Un épisode peu connu de l'aide apportée par les Juifs d'Égypte

Lorsque l'on relate la saga des Juifs d'Égypte, seules les communautés du Caire et d'Alexandrie sont mentionnées. Rien ou presque n'est dit de Port-Saïd.

Ne comptant que 800 à 1000 membres, elle a été néanmoins le témoin d'événements importants qui se sont déroulés avant et pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Un épisode peu connu ou oublié est celui du passage de réfugiés allemands vers Changhaï.

Permettez-moi de faire un petit rappel historique des faits qui se sont déroulés en Allemagne à l'occasion de l'arrivée au pouvoir de Hitler.

Lors de l'instauration des lois raciales, la population juive s'élevait à environ 550 000 personnes dont 300 à 340 000 réussirent à se sauver ou à émigrer durant la période 1933-39.

Les premiers émigrants trouvèrent refuge dans les pays limitrophes : France, Belgique, Hollande, mais beaucoup d'entre eux furent par la suite rattrapés par le sort lors de l'invasion allemande de ces pays. Les plus chanceux furent ceux qui purent rejoindre la Grande Bretagne (en petit nombre), les Amériques ou la Palestine (environ 40 000).

Avec le temps, les possibilités d'obtenir des visas d'immigration devenant de plus en plus difficiles, les derniers à fuir, en particulier après les suites de la « Nuit de Cristal », le 9 novembre 1938, se tournèrent alors vers les seules destinations où un visa n'était pas requis, notamment Changhaï.

On estime le nombre de Juifs qui réussirent à se réfugier à Changhaï à environ 20 à 25 000, cet ensemble étant constitué d'émigrants venus d'Allemagne, d'Autriche et par la suite des Pays Baltes, en particulier de Lituanie grâce à la générosité du consul japonais Yukiko Sugihara qui délivra près de 6 000 visas (le Japon occupait une partie de la Chine, en particulier Changhaï).

Parmi les Allemands, nombreux furent ceux qui empruntèrent la voie de l'Italie pour embarquer sur des bateaux de la « Lloyd Triestino », la plus importante compagnie de navigation italienne, qui comptait dans sa flotte des paquebots réputés pour leur modernisme et leur luxe, tels le Conte Rosso, le Conte Verde, le Conte Della Biancamano. Les Alexandrins les connaissent peut-être car ils faisaient aussi escale à Alexandrie, autant que je puisse m'en souvenir. Cette ligne régulière vers l'Extrême-Orient emportait surtout des touristes aisés ou des hommes d'affaires. A partir de 1936, elle commença à transporter ces réfugiés allemands ou autrichiens qui pouvaient acquitter le prix du voyage.

Le trajet de ces bateaux comportait une escale à Port-Saïd, à l'entrée du Canal, pour s'approvisionner en eau et victuailles fraîches. Lors de ces escales qui duraient plusieurs heures, les passagers, émigrés compris, munis d'une autorisation spéciale, pouvaient débarquer, visiter la ville et faire des achats. Une animation intense régnait dans le port où tous les commerces gardaient leurs portes ouvertes toute la nuit et jusqu'aux petites heures du matin.

L'arrivée des émigrants fut l'occasion de la création d'un Comité d'Entraide dont la responsabilité fut assumée localement par l'Union Féminine Israélite regroupant les dames s'occupant en temps normal de la population juive âgée, des malades et des familles nombreuses nécessiteuses.

Pour assurer un maximum d'efficacité à cette action en faveur des réfugiés, un local fut loué à proximité du port, un grand vestiaire installé ainsi qu'une réserve de provisions courantes, articles de toilette, médicaments simples, jouets et friandises pour les enfants. Ce travail reçut l'appui et la collaboration des Communautés du Caire et d'Alexandrie.

Le Comité port-saïdien était informé suffisamment à l'avance de l'arrivée des groupes de réfugiés par la direction locale de la « Lloyd Triestino ». La chance voulut que parmi les membres de ce Comité, un certain nombre de dames étaient d'origine allemande et de ce fait, maîtrisant parfaitement la langue, le contact avec les émigrés en fut grandement facilité. Nombreux parmi ceux-ci racontèrent leur expériences malheureuses des derniers mois et furent heureux de trouver des interlocuteurs attentifs et compréhensifs qui partageaient pleinement leurs peines.

Cette activité dura plusieurs mois et quelques centaines de réfugiés réussirent à gagner un lieu d'asile, même si leur vie, par la suite, ne fut pas exempte de privations et de difficultés de tous ordres.

Il faut aussi rappeler que de nombreux messieurs, en l'occurrence les maris, venaient donner un coup de main. Pour conclure, je voudrais rendre hommage à toutes ces femmes (et hommes) qui se sont associées à cette œuvre généreuse et j'en citerais un certain nombre parmi les plus actives et dévouées : Mesdames Taube et Lisette Benderly, Eléonore Bouskella, Rebecca Cohen, Rachel Costa, Sol Gattegno, Deborah Gourevitch, Max Mouchly, Berthe Rosenthal, Julia et Berthe Salmona, Léa Stepanyky, Cécile Turkel, etc, d'autant qu'elles sont pratiquement toutes disparues et que leurs filles et fils sont dispersés aux quatre coins de la planète, en Israël, Europe, Amérique et Australie.

José (Jo) Salmona

*A propos des événements décrits dans l'article précédent, Jo Salmona rappelle certaines dates :*

- Novembre 1937 : Occupation de Changhaï à la suite du conflit sino-japonais de cette année. Cette ville demeurera sous occupation japonaise jusqu'à la fin de la guerre.
- Décembre 1938 : Se tient à Tokio la conférence des « Cinq Ministres » qui définit la politique japonaise à l'égard des Juifs.
- Février 1939 : Le ministre des Affaires Etrangères Arita déclare publiquement que le Japon ne pratiquera aucune discrimination envers les Juifs.
- Août 1939 : Le Japon s'oppose sévèrement à l'entrée des réfugiés à Changhaï
- Juillet 1940 : Fondation de la Communauté juive de Kobé constituée surtout de Lithuaniens.
- Août 1941 : Les réfugiés de Kobé sont transférés à Changhaï.
- Janvier 1942 : Le gouvernement japonais abroge la politique tolérante de la conférence des Cinq Ministres.
- Juillet 1942 : A Changhaï, Japonais et nazis (dont le chef était le colonel Josef Meisinger le « boucher de Varsovie ») dressent un plan d'extermination des Juifs.

Josef Meisinger officiait comme chef de la Gestapo pour le Japon, la Chine et le Mandchoukouo. Il proposa un certain nombre d'options pour éliminer les Juifs de Changhaï :

- 1- Embarquer les Juifs sur de vieux bateaux, les laisser dériver au large ou mieux encore les couler
- 2- Les faire travailler dans les mines de sel dans des conditions épouvantables.
- 3- Créer un camp de concentration où l'on demanderait aux Juifs de se porter « volontaires » pour des expériences médicales.

Meisinger fut arrêté au Japon et envoyé en Europe pour être jugé par le Tribunal des Crimes de Guerre. Il fut pendu en 1946.

En dépit des pressions allemandes, le gouvernement japonais refuse l'application de la « solution finale ». *Rien ne sera fait contre les Juifs ou avec eux, qui puisse inspirer la contre propagande ennemie.*

- Février 1943 : Après maintes réflexions, création d'une zone réservée pour les réfugiés apatrides (zone de Hongkew). Le terme de ghetto n'a jamais été admis par les Japonais.
- Juillet 1945 : Bombardement par les Américains de Hongkew en raison de la présence d'une station émettrice japonaise. On compta 250 tués parmi les Juifs, Chinois et Japonais.
- Août 1945 : Rédition du Japon à la suite du bombardement nucléaire de Hiroshima et Nagasaki.
- Septembre 1945 : Libération des camps d'internement. Certains Juifs, grâce aux divers organisations de l'ONU, purent quitter pour les Etats-Unis, le Canada, l'Australie, l'Amérique Latine. D'autres y demeurèrent jusqu'à la création de l'Etat d'Israël en 1948.
- En 1950, avec l'aide de la République Populaire de Chine, la plupart des 10 000 réfugiés restés à Changhaï avaient gagné Israël ou d'autres pays.

*N.D.L.R. Pour ceux qui seraient intéressés par l'histoire des réfugiés juifs regroupés dans le Ghetto de Shanghai, nous suggérons la lecture du roman SHANGHAÏ LA JUIVE, de Michèle KAHN, Flammarion 1997.*

*Par ailleurs ARTE a diffusé, le 23 juillet 1999, « Exil à Shanghai », un documentaire comportant cinq volets, de Ulrike Ottinger (1996 – 270 min.), sur les Juifs de Shanghai.*

---

## DUEL AU SOMMET

La MACCABI de Daher (quartier nord du Caire), était le plus célèbre club sportif juif de la capitale. Il comportait également une section de scouts dont j'étais fier de faire partie depuis l'âge de 14 ans. C'était un club avec des aménagements modestes, un équipement sportif réduit à sa plus simple expression, mais il avait, luxe suprême, un terrain de basket-ball. Mieux, plusieurs équipes de différents niveaux étaient inscrites aux championnats de leur catégorie et y réussissaient fort honorablement. Mais, ce qui faisait l'ornement, le prestige et la fierté du club était sans conteste, l'équipe première. Elle était une des meilleures formations du pays, et avait souvent figuré aux premières places dans le championnat du Caire.

Les membres de l'équipe avaient à nos yeux une aura exceptionnelle. C'étaient les idoles du club, du quartier et même de toute la Communauté juive de la capitale. Il y avait dans l'équipe les frères HARARI. L'aîné, Maurice, grand échalas aux bras interminables qui lui étaient précieux pour contrer les lancers des adversaires était surnommé *El Tallaaga*, (la glacière)

en raison de son flegme imperturbable et le fait qu'il ne s'enflammait jamais quelles que fussent les circonstances. Il jouait arrièrè gauche. Son frère David, soit au centre de l'attaque, soit à l'aile gauche, lui aussi malingre, mais d'une grande élégance dans le jeu, avait une adresse incroyable pour marquer des paniers dans toutes les positions. Il défiait cependant la chance en lançant le ballon à une grande hauteur au lieu de chercher des paraboles plus directes et donc plus sûres, comme le font les joueurs modernes. Mais cela ne donnait que plus de plaisir, quand le ballon, après s'être élevé à plus de 10 mètres, descendait inexorablement dans le panier sans même toucher le cercle métallique, provoquant les applaudissements frénétiques de l'assistance qui se pâmail d'admiration.

A l'autre aile, César YARHI, pile électrique et grand nerveux, s'entendait avec David comme larrons en foire, ce qui ne les empêchait pas, David et lui, de se lancer de véhéments reproches ponctués d'insultes quand l'un d'eux ne recevait pas à temps la passe qu'il escomptait de son camarade. Le capitaine

Benoît ABDEL WAHED, joyeux luron, avait un talent particulier pour s'insinuer dans les défenses les plus hermétiques et soit marquer sous le panier, soit assurer une passe décisive à l'un de ses avants. Les autres joueurs étaient, d'une part Sam PERAHIA, qui me sidérait par sa détente verticale, au terme de laquelle il semblait rester suspendu en l'air une fraction interminable de seconde avant de retomber, ce qui lui donnait un avantage sur le joueur adverse qu'il pouvait ainsi contrer ; d'autre part Berto ZEITOUNI, impressionnante masse de muscles, qui faisait « le ménage » sous les paniers au sein de toutes les défenses et marquait de précieux points quelque soit l'adversaire.

Les rencontres de l'équipe première attiraient de nombreux spectateurs venus de tous les quartiers du Caire. Nous étions toujours groupés dans une partie des gradins et chantions à tue tête des couplets à la gloire de l'équipe longtemps avant le début de la rencontre. Les supporters de l'équipe adverse, essayaient de nous tenir la dragée haute mais n'y arrivaient jamais, sauf ceux de nos éternels rivaux, les Italiens.

Parmi les équipes qui nous contestaient la suprématie, se trouvaient l'équipe de la POLICE, emmenée par un superbe athlète : Albert TADROS, l'équipe de la GARDE ROYALE, entraînée par le patron des sports de cette institution le fameux coach français LE MOUILLOUR, qui avait découvert un jour un jeune joueur d'une taille de 2 m. MONTASSER, lequel devait devenir très vite grâce à sa taille et son talent, le meilleur pivot en Egypte ; et enfin l'autre équipe juive, le HAKOAH d'Héliopolis, emmenée par le bondissant CALEF avec également au centre un géant ventru et malin DABBAAH. Il y avait également l'équipe du Y.M.C.A. composée de joueurs essentiellement coptes, avec le fameux SHAFSHAK. Je ne parle pas de la rivalité avec les équipes d'Alexandrie, l'autre MACCABI de POLNE et AZAR ou ceux de l'UNION RECREATION. Mais il y avait surtout les Italiens de l'O.G.I.E. ! Ah, ceux là. Ils s'engageaient toujours à fond dans tous les matchs contre notre équipe. Chaque rencontre avait l'allure d'une bataille à mort où les joueurs semblaient jouer leur existence sur son résultat. Avec la MACCABI, ils formaient les 2 meilleures équipes de la ville. Leurs confrontations étaient toujours homériques.

Je me souviens justement d'une finale mémorable, qui avait également le caractère d'une revanche, les Italiens ayant gagné d'une courte tête au match « aller ». Deux heures avant le début, les gradins étaient bien garnis et les supporters des 2 équipes

s'égosillaient en lançant des slogans tantôt vengeurs, tantôt railleurs, tantôt chantant victoire avant la lettre. L'atmosphère était chargée d'électricité, la tension montait de plus en plus jusqu'au moment où les 2 équipes pénétrèrent sur le terrain sous les acclamations et les huées de l'assistance. L'arbitre, Mr MANOLI, professeur de physique dans le civil, et l'un des rares théoriciens capables de dresser des tactiques et des plans d'attaque de basket sur le tableau noir, s'avança avec assurance et autorité, un sourire aux lèvres. Et la bataille commença. Parce que c'était une véritable bataille. Tout le monde se donnait à fond et les chocs étaient rudes. Il fallait tout le calme olympien de l'arbitre pour maîtriser les joueurs. Le score évoluait par à coups. Tantôt l'une ou l'autre des équipes, prenait l'avantage, mais jamais pour longtemps. Et le temps s'écoulait. A quelques minutes de la fin, les Italiens d'une adresse diabolique avaient pris l'avantage, et leur pilier filiforme et d'une taille interminable (on l'appelait « lungo ») récupérait toutes les balles sous les paniers. D'autre part leur défense s'avérait souvent impénétrable. Notre seul espoir résidait dans l'adresse de David qui se démarquait brusquement et dès qu'il recevait le ballon, le lançait à des hauteurs vertigineuses et nous regardions la gorge serrée par l'anxiété la trajectoire s'infléchir et se diriger vers le panier où le ballon pénétrait sans une bavure. Tout le monde se battait avec l'énergie du désespoir sauf Maurice, monument de flegme et de calme qui posait tranquillement le jeu sans précipitation et réussissait à ramener ses camarades à plus de sang froid. A quelques secondes de la fin, l'O.G.I.E. menait d'un point quand, David, (encore lui), reçut une passe en or de YARHI et sans même viser lança une de ses fameuses chandelles et, miracle, le ballon après avoir hésité, pénétra avec grâce dans le panier, suivi aussitôt du coup de sifflet final. Ce fut la délivrance. Un délire s'était emparé de l'assistance pendant que les Italiens qui n'avaient pas compris ce qui leur arrivait rentraient penauds aux vestiaires.

Longtemps nous avons arpenté les rues du quartier savourant notre joie. Nous allions lire le compte rendu dithyrambique de notre journaliste sportif favori, Gaston H. CATZ, dans le journal du lendemain. Nous étions épuisés, aphones et marchions sur un nuage. La MACCABI avait remporté le championnat, ses joueurs étaient les meilleurs, et nous étions des supporters heureux.

Ah ! que la vie était belle , alors !

Albert Oudiz

---

## Proverbes & Expressions Populaires de langue arabe

*-Ittaqui sharr man ahsanta ileih* : protège toi du mal que peut te faire celui à qui tu as fait du bien. Equivalence française : Seigneur, préservez-moi de mes amis, quant à mes ennemis je m'en charge.

*-Ana amir wé enta amir wé min yémashshi ellémir ?* Si je suis un prince et que tu es un prince, qui donc va conduire les ânes. Si tout le monde veut diriger, qui donc fera le travail.

*-Ellé té hottoh fel hallah yétla' fel maghrafa* : ce que tu mets dans ta marmite tu le retrouve dans ta louche. Equivalence française : on récolte ce que l'on a semé.

Albert Oudiz

## NOTE DE LECTURE

### **"NOT IN VAIN : AN EXTRAORDINARY LIFE" par Ada Aharoni.** en langue anglaise. Edité par Library of Congress. Printed in USA. 1998.

Ce livre est la biographie exemplaire de Théa WOOLF.

Née à Essen (Allemagne) en 1907. Théa a vécu de 1932 à 1947 à Alexandrie. Son parcours est hors du commun. Ses parents souhaitaient qu'elle fréquente une école de jeunes filles où l'on dispense un enseignement destiné à former d'excellentes maîtresses de maison (broderie, cuisine, etc.). Dès sa tendre enfance Théa pressent que sa vocation est ailleurs. Elle veut soigner, aider, secourir les déshérités, en un mot tous ceux qui souffrent.

C'est décidé, elle sera infirmière. Au demeurant où, mieux que dans l'hôpital, peut-on soulager les souffrances ? Aussi, contre l'avis de ses parents, (ou mieux contre la résistance de ceux-ci) elle suivra avec succès les cours pour infirmières à Francfort ; ceci après avoir au préalable brillamment réussi à l'examen final de l'école de formation des ... instituteurs et avoir travaillé deux ans dans un orphelinat et deux autres années dans une entreprise de commerce.

Profondément attachée à sa "patrie", son père ayant combattu dans les rangs de l'armée du kaiser, et plusieurs membres de sa famille étant tombés sur le champ de bataille pour l'honneur de l'Allemagne, Théa est à mille lieux de se douter que quelques années plus tard la presque totalité de sa famille sera engloutie dans l'enfer nazi et qu'elle devra sa vie sauve au seul fait de se trouver à Alexandrie au moment où Hitler accède au pouvoir. Mais n'anticipons pas !

Nantie de son diplôme d'état d'infirmière obtenu après 5 ans d'études à Francfort, Théa est pressentie (et vivement encouragée par ses supérieurs) pour accepter le poste de chef infirmière au département de chirurgie de l'hôpital israélite d'Alexandrie. Une fois de plus elle doit vaincre la réticence de ses parents qui s'opposent vigoureusement à son départ, persuadés que leur fille atterrira dans un pays moyenâgeux et désertique où le chameau est le seul moyen de locomotion !

C'est ainsi qu'elle découvre en arrivant à Alexandrie un hôpital ultra moderne servi par un personnel formé dans les grandes universités. Son arrivée à Alexandrie coïncide avec la prise en charge du département de chirurgie par l'éminent Docteur Fritz KATZ, formé en Allemagne. Les premières impressions de Théa sont on ne peut plus favorables. Elle est particulièrement frappée par l'excellente entente qui règne dans une ville aussi cosmopolite qu'Alexandrie où les communautés et les nationalités d'origines différentes coexistent en parfaite harmonie. La chaleur de l'accueil qu'elle reçoit partout la ravit.

NOT IN VAIN relate la vie de tous les jours de Théa WOOLF. Constitué de petits chapitres, il fourmille d'histoires extraordinaires contées par les patients qu'elle soigne, ou par ses propres mésaventures sur d'Egypte. Citons au passage l'histoire de ce médecin ayant cinq épouses qui demande à Théa de lui réserver tous les prélèvements obtenus après appendicectomie car dit-il dans l'hôpital de Rosette où il travaille il est rétribué en fonction du nombre d'opérations qu'il effectue. Celle du prince turc qui insiste pour prendre comme épouse Nina, la fille de M. Mosseri, âgée de 17 ans. "Elle sera aussi bien choyée que les autres femmes de mon harem" proclame le prétendant. Pour déjouer les desseins du prince, les Mosseri se proposent de

marier sur le champ leur fille à M. Jacob. Mais Nina avait son propre plan ...

Plus dramatique est l'histoire de cette toute jeune adolescente admise aux urgences, souffrant d'une grave hémorragie vaginale consécutive à une couture pré-nuptiale tendant à prouver sa virginité.

Puis viennent les années noires de la deuxième guerre mondiale où Théa de façon surprenante parviendra contre vents et marées à venir au secours de réfugiés, n'hésitant pas à se déplacer dans tout le Proche-Orient et à frapper à toutes les portes. Citons l'épisode des "bateaux de Shanghai", le sauvetage des prisonniers du bateau allemand dont le commandant voulait ramener à Hambourg sa cargaison humaine constituée de Juifs fuyant l'Europe, celui du train fantôme rempli de blessés (en majorité des agents du corps de santé) et plus particulièrement celui des naufragés tchécoslovaques du "Pancho" échoué sur une île déserte et secourus par un bateau de guerre italien. L'Italie étant alors alliée de l'Allemagne nazie, le commandant de bord transgressant les ordres reçus, dérouté son navire, embarque les naufragés et les dépose auprès de diverses familles en ... Sicile ! où ils seront cachés jusqu'à la fin de la guerre et auront ainsi la vie sauve.

Dans tous ces cas dramatiques l'intervention de Théa est décisive. Elle sauvera des vies avec une modestie qui force le respect.

Ces quelques lignes rendent difficilement compte de la valeur de NOT IN VAIN.

Les dons de conteur méticuleux de Théa WOOLF (elle tenait en effet à jour des notes très précises) sont merveilleusement servis par Ada AHARONI dont la renommée n'est plus à faire.

On prendra conscience de la grande frayeur qui s'est emparée des habitants de la vallée du Nil (en particulier les Juifs) lors de l'offensive des troupes de Rommel arrêtée aux portes d'Alexandrie à l'issue de la fameuse bataille d'EL ALAMEIN.

On apprendra aussi avec surprise le soutien apporté par diverses administrations égyptiennes (police, gendarmerie, douanes ...) et particuliers qui, fermant les yeux sur certaines irrégularités, (absence de passeport, de visas ...) ont contribué largement au sauvetage des rescapés des camps nazis.

A aucun moment le lecteur ne sera lassé par les histoires passionnantes de ce livre. le style est agréable et imagé. Il traduit admirablement l'ambiance chaleureuse d'Alexandrie et met en lumière l'aspect exceptionnel de la vie de Théa.

Il n'est pas nécessaire d'être un érudit de la langue de Shakespeare pour prendre plaisir à lire cet ouvrage. un petit dictionnaire de poche aidera le lecteur à aplanir les éventuels écueils. Une version française serait la bienvenue !

Michel Mazza

## **UN ATELIER de JUIFS D'EGYPTE ORIGINAIRES DE SYRIE OU DU LIBAN.**

Juifs d'Egypte, ayant des parents ou des grands parents nés à Alep, Damas ou Beyrouth, vous avez sûrement entendu à la maison un "parler" un peu différent, enrichi d'expressions judéo-syriennes, écouté des récits et des souvenirs, ou connu la cuisine de là-bas. Aimerez-vous vous réunir pour en parler, et peut-être pour écrire ou enregistrer ? Les intéressés peuvent contacter Joe Chalom, au 01 43 41 80 57.

---

## **SOLIDARITE**

Nous recherchons des personnes bénévoles désireuses de consacrer quelques heures pour tenir compagnie à des Anciens d'Egypte qui ont du mal à se déplacer. Contacter Albert Soullam au 01 43 63 66 40.

---

## **REVUE DE PRESSE.**

*Nous reproduisons quelques extraits de la critique du livre : « Alexandrie et autres récits de Jacques Hassoun », signée H.R. et parue dans la Tribune Juive n° 1506 du 10 mai 2001, sous le titre : **Jacques Hassoun l'Egyptien.***

Nous sommes quelques-uns à nous souvenir de Jacques Hassoun, son visage ouvert qu'encadrait une grande crinière blanche, ses yeux curieux, comme à l'affût, et surtout sa chaleur communicative, sa verve, son érudition (même pour la culture ashkénaze), sa drôlerie. Ses amis de *Nahar Misraïm* – la revue vouée à la mémoire des Juifs d'Egypte ...- ... ont pieusement recueilli tous les textes épars qu'il consacra à sa ville d'Alexandrie où il était né en 1936. Dans l'un d'eux, intitulé *Le chiffonnier*, Jacques nous raconte son itinéraire, si semblable à celui que nous sommes un certain nombre à avoir parcouru ... Il était littéralement obsédé par la mythique Alexandrie, chère au cœur de l'écrivain Lawrence Durrell. Jacques ne l'aimait pas beaucoup, celui-là. Il avait tort, à mon avis... Il était obsédé en général par la présence deux fois millénaire des Juifs en terre d'Egypte. Avec le réveil du nationalisme et le conflit israélo-arabe, ils ont dû s'exiler : Jacques Hassoun, la romancière Paula Jacques, le poète Edmond Jabès, l'éditrice Liana Levi, tant d'autres... Jacques nous a quittés le 24 avril 1999. Il avait voué sa vie à la transmission. C'était un passeur.

---

## **Compte rendu de la RENCONTRE A PROPOS DU LIVRE « ALEXANDRIE ET AUTRES RECITS de Jacques Hassoun »**

Après le succès de la soirée organisée en collaboration avec le Centre Rachi et le Centre Juif Laïque autour du film « *Le premier du nom* », de Sabine Franel, et qui a réuni plus de cent personnes, l'ASPCJE « récidive » dans sa volonté de collaborer avec d'autres associations pour l'organisation d'activités concernant le monde juif.

Le 17 mai, nous avons participé avec l'Association pour un Judaïsme Humaniste et Laïque (AJHL), à une réunion à la mairie du 3<sup>ème</sup> arrondissement de Paris autour du livre « *Alexandrie et autres récits de Jacques Hassoun* », recueil de textes parus dans diverses revues.

Emile Gabbay a parlé d'Alexandrie, de sa diversité, des communautés juive, grecque, etc, et André Cohen a évoqué la personnalité de Jacques Hassoun, de sa famille, et du lycée où il fit ses études.

L'assistance était malheureusement peu nombreuse, mais par des questions et diverses interventions, elle a manifesté son intérêt pour le sujet. La présence de Marcelle Carmona-Fisher et de son mari Harry Fisher a été remarquée. Marcelle Fisher, née en Egypte, est l'auteur de *Armando* et de *Les khamsin d'antan*.

---



## Proverbes & Expressions Populaires de langue arabe

- *El ballach kattar men'hou*: Le gratuit, il faut en profiter.  
Ce dit des personnes qui abusent de tout ce qui est gratuit.

- *El ghali rékhisse*: Le cher est bon marché.  
La marchandise de qualité se paie mais à la longue, elle vous revient moins chère.

- *Ouahed chayel da'nou ouel tani taabane men'ha*: L'un porte une barbe et c'est l'autre qui est "fatigué" ou gêné.  
Se dit des gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

Jacques Chamla

- *Alémnahom el chahata, sabaouna ala el abouab*: Nous leur avons enseigné l'art de mendier, ils nous ont précédé aux portes (des mosquées, des églises ?!!)  
Equivalent: L'élève a dépassé son maître.

- *Bokra fil mechmech*: Demain dans les abricots.  
Equivalent: Quand les poules auront des dents.

Michel Mazza

- *Hamiha hamiha !* Ceux qui étaient supposés la protéger sont ceux qui l'ont spoliée  
Chef d'oeuvre de concision, de rime et de rythme. Dans peu de langues on peut en dire tant en si peu de mots.

Albert Oudiz

### JOURNÉE DU JUDAÏSME EGYPTIEN (MARS 2001)

Thème: "Juifs d'Egypte, hier, aujourd'hui et demain"

Une grande journée est prévue en Mars 2001. Nous souhaitons l'organiser tous les ans à cette époque et voir se joindre à nous des amis de l'étranger.

Cette journée comportera un repas-buffet, des activités récréatives, des conférences et des débats, des expositions et peut-être, en fin de journée un ensemble oriental. Votre aide sera indispensable sur les points suivants:

- des suggestions... des participants à l'organisation.
- des artistes amateurs (ou "pro") pour les intermèdes musicaux
- la préparations de quelques photos par famille sur le thème de la journée, accompagnées d'un

commentaire, pour l'exposition de photos.

Contactez-nous dès maintenant chez André Cohen.

Evénement

Evènement

**TALON D'ABONNEMENT AU BULLETIN DE LIAISON:**

à retourner à l'adresse de l'association:  
A.S.P.C.J.E. chez M. André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS.  
accompagné de votre règlement (50 FF ou 10 \$US).

Nom : ..... Prénom : .....  
Adresse : .....  
CP : ..... Ville : ..... Pays : .....  
Tél. : ..... Fax : .....  
Date : .....

✂-----

**ADHESION A L'ASSOCIATION**

Notre association renaissante ne vit que grâce aux cotisations de ses membres. Veuillez remplir le talon d'adhésion ci-joint à retourner à l'adresse de l'association:  
A.S.P.C.J.E. chez M. André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS.

Nom : ..... Prénom : .....  
Adresse : .....  
CP : ..... Ville : ..... Pays : .....  
Tél. : ..... Fax : .....

désire participer à l'action de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Egypte, en qualité de:  
Membre adhérent (cotisation 150 FF ou 25 \$US par an ) .....  
et vous adresse ci-inclus le montant de ma participation, (par chèque pour la France uniquement libellé à l'ordre de l'A.S.P.C.J.E.)  
Date : .....

✂-----